

lités. Alors on rentre dedans. C'est une danse, oui, on se tord, on se contorsionne, mais c'est aussi un travail, une performance, il faut être efficace. Pas question de faire trois fois le tour de la souche. Il faut savoir dans quel sens tailler et tout voir globalement. Il faut donner à la vigne les meilleures chances pour qu'elle puisse occuper son espace.

Tout à l'heure, en me promenant avec vous, j'ai vu dans votre vignoble ce qui n'est encore qu'un projet : une vigne étrusque. Comment sera-t-elle ?

J'ai planté en effet une vigne étrusque. Avec différents arbres fruitiers : poiriers, cognassiers, pommiers, abricotiers. Chaque fruitier – une cinquantaine au total – sera entouré de trois plants de vigne qui viendront, peu à peu, s'élever dans les frondaisons. Le tout dessine une grappe... vue du ciel.

Outre le bonheur, évident, de créer un espace semblable, quel sens donnez-vous à votre travail ?

Je tente d'être en cohérence avec le végétal et sa nature profonde. Oui, c'est une forme de bonheur. Et je veux contribuer par ailleurs à soigner un terroir d'une manière plus saine et peut-être déboucher sur une économie plus juste. Je crois avoir démontré qu'on peut vivre avec de petites structures. Et qu'au-delà, on peut aussi innover, peut-être pour les générations futures. Mais je dois beaucoup aux Cepatou.

Encore une surprise ? Les Cepatou, qu'est-ce que c'est ?

C'est très simple. Je propose une consommation coopérative de mon vin. Si je divise les coûts par le nombre de ceps, je sais combien « vaut » un cep par an. Et je le loue sur trois ans. L'associé loue par exemple dix-huit ou vingt-quatre ceps et reçoit tant de bouteilles de vin. Il partage le risque avec moi et un peu le travail, car il peut participer aux vendanges. Il ne paie qu'au moment de la première récolte. Ce système me donne de la trésorerie et m'a permis de financer ma cave.

Peut-on parler d'une forme de crédit ?

Oui. Un crédit ami. Mais cela va plus loin, puisque j'ai aussi rétrocédé 1,7 hectare de mes vignes à 32 propriétaires, qui possèdent chacun une rangée. Les oliviers ainsi que le mazet – un cabanon – restent propriété collective. Certains viennent pique-niquer ou passer une nuit à la belle étoile. Et la vigne m'est confiée grâce à un bail à long terme.

Vous êtes donc le fermier ?

Oui, le fermier de la collectivité.

Et cela vous a libéré du poids écrasant du foncier, ce prix d'achat de la terre qui dissuade ceux qui essaient de s'installer.

C'est cela. J'ai récupéré l'argent pour investir. Dans la vigne, toujours.

«La taille devient une sculpture végétale que l'on peaufine en supprimant les sarments en trop.»

Je voudrais évoquer aussi ce livre étonnant *Les Jardiniers de l'avenir* (voir encadré). Vous y présentez des portraits de paysans du bassin méditerranéen. Ils vivent dans des pays souvent dégradés sur le plan écologique. Or, le livre est un hymne à l'oasis, à l'avenir. Vous teniez à annoncer de bonnes nouvelles ?

Ces paysans rencontrés au cours de mes voyages, ces quinze dernières années montrent une diversité de démarches possibles, pour l'écologie et le développement durable. La première fois que je suis allé en Tunisie, j'ai été frappé par l'énormité de l'érosion. Et j'ai été très surpris par l'invasement des canaux en Égypte, l'omniprésence d'eaux pourries et dangereuses pour la santé.

Alors qu'il s'agit d'antiques civilisations agricoles !

Si certains ont le sens profond de leur terre, ils ne sont pas pour autant des reliques de l'histoire. Ils réussissent l'articulation entre le savoir-faire ancien et les nouvelles réalités économiques dans lesquelles on vit.

Il y a le Libanais Élias Atallah,

maraîcher dans la plaine de la Bekaa. Il a abandonné les pesticides voilà quinze ans, à la suite d'une grave intoxication. Il y a Georges Habib el Hag, ce chrétien d'Égypte. Il a réalisé un calendrier pour l'agriculture, mêlant savoirs musulman et copte, et aussi biodynamie. Il y a Hussein, le Turc d'Izmir, et sa coopérative de figues bio. Ou encore Cherif Zaouch, de Tunisie, et ses dattes « solidaires ». Y a-t-il une figure qui domine ?

Je ne vois pas. Ils ont tous de la force. Une grande force.

Même pas Georges l'Égyptien, ce vieux sage ?

Je l'ai croisé en 1998, dans une réunion de l'agriculture bio, au Caire, et j'ai laissé tomber le programme pour le suivre. C'était un architecte revenu à la terre vingt ans plus tôt et qui produisait des bananes et des citrons. Il avait une grande capacité à marier le neuf et le vieux. Or le drame, ce sont ces agricultures paysannes, partout dans le monde, qui sont au bout du rouleau, qui ne savent pas bien comment réinventer.

Et lui le savait ?

Il cherchait, en tout cas. Et je crois qu'il trouvait, oui. ▀

1. Agro est une école supérieure d'agronomie.

2. François de Ravignan, l'un de nos grands ingénieurs agronomes, n'a cessé d'alerter sur les impasses du développement, notamment dans les pays pauvres.

DEUX LIVRES À DÉGUSTER AU COIN DU FEU

Christophe Beau raconte une partie de son itinéraire dans *La Danse des ceps*. On y retrouve un personnage atypique, pour qui la vigne est une manière de vivre avec les autres. Son deuxième ouvrage, *Méditerranée, les jardiniers de l'avenir* relate une série de voyages dans le bassin méditerranéen. Le livre est préfacé par Pierre Rabhi, avec lequel Christophe Beau entretient une amitié ancienne. Ces deux livres peuvent être commandés à Beauthorey, Chemin neuf, 30260 Corconne. Tél. 04 66 77 13 11 ; [http://perso.wanadoo.fr/beauthorey.net].

(1) 15 € + 3 € de port ; (2) 24 € + 3 € de port.